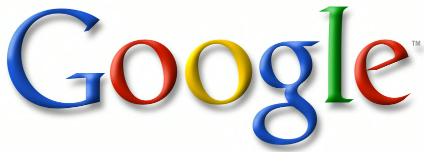

Google




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA





Poésies

De feu Bovalle.

PARIS. — IMPRIMERIE DE SELLIGUE,
rue des Jeûneurs, n. 14.

LE SYLPHE,

Poésies

DE

feu Ch. Dovalle,

PRÉCÉDÉES

D'une Notice par M. Louvet,

ET D'UNE PRÉFACE,

PAR

VICTOR HUGO.



PARIS,

Ladvocat, Palais-Royal.



1830.

Lettre aux Éditeurs.

Lettre aux Éditeurs.



Vous me demandez, Messieurs, ce que je pense des poésies de M. Dovalle dont vous avez bien voulu m'envoyer le manuscrit, et vous paraissez croire que l'expression de mon opinion personnelle ajouterait quelque intérêt à cette publication déjà si intéressante par elle-même. C'est de votre part, Messieurs, une erreur obligeante pour moi, mais c'est une erreur. Ma voix est loin d'avoir l'autorité que vous semblez lui supposer. Il faut, pour agir puissamment sur les intelligences, deux choses : génie et conviction. Je sais qu'une de ces

deux choses me manque; et, en conscience, ce n'est pas la conviction. Ce n'est donc pas ma parole qui, par son influence ou son retentissement, pourra contribuer en rien au succès de ces poésies. D'ailleurs, malheureusement pour vous qui l'avez connu, et pour moi qui aurais pu le connaître, M. Dovalle n'a besoin maintenant de qui que ce soit pour réussir. En littérature, le plus sûr moyen d'avoir raison, c'est d'être mort.

N'insistez donc pas, Messieurs, pour avoir de moi, sur les poésies de M. Dovalle, une opinion qui vaille la peine d'être controversée. Et puis, ce manuscrit du poète tué à vingt ans réveille de si douloureux souvenirs! Tant d'émotions se soulèvent en foule sous chacune de ces pages inachevées! On est saisi d'une si profonde pitié au milieu de ces odes, de ces ballades orphelines, de ces chansons toutes saignantes encore! Quelle critique faire, après une si poignante lecture? Comment raisonner ce qu'on a senti! Quelle tâche impossible pour nous autres surtout, critiques peu déterminés, simples hommes d'art et de poésie! Aussi, Messieurs, après avoir lu ce manuscrit, n'est-ce pas de l'opinion, mais de l'impression qui

m'en reste que je vous entretiendrais volontiers.

Et d'abord, Messieurs, ce qui frappe en commençant cette lecture, ce qui frappe en la terminant, c'est que tout, dans ce livre d'un poète si fatalement prédestiné, tout est grace, tendresse, fraîcheur, douceur harmonieuse, suave et molle rêverie. Et en y réfléchissant, la chose semble plus singulière encore. Un grand mouvement, un vaste progrès avec lequel sympathisait complètement M. Dovalle, s'accomplit dans l'art. Ce mouvement n'est qu'une conséquence naturelle, qu'un corollaire immédiat de notre grand mouvement social de 1789. C'est le principe de liberté qui, après s'être établi dans l'État et y avoir changé la face de toute chose, poursuit sa marche, passe du monde matériel au monde intellectuel, et vient renouveler l'art comme il a renouvelé la société. Cette régénération, comme l'autre, est générale, universelle, irrésistible. Elle s'adresse à tout, réédifie tout, refait à la fois l'ensemble et le détail, rayonne en tous sens et chemine en toutes voies. Or (pour n'envisager ici que cette particularité), par cela même qu'elle est complète, la révolution de l'art a ses cauchemars, comme la révolution poli-

tique a eu ses échafauds. Cela est fatal. Il faut les uns après les madrigaux de Dorat, comme il fallait les autres après les petits soupers de Louis XV. Les esprits, affadis par la comédie en paniers et l'élégie en pleureuses, avaient besoin de secousses, et de secousses fortes. Cette soif d'émotions violentes, de beaux et sombres génies sont venus de nos jours la satisfaire. Et il ne faut pas leur en vouloir d'avoir jeté dans vos ames tant de sinistres imaginations, tant de rêves horribles, tant de visions sanglantes. Qu'y pouvaient-ils faire? Ces hommes qui vous paraissent si fantasques et si désordonnés, ont obéi à une loi de leur nature et de leur siècle. Leur littérature, si capricieuse qu'elle semble et qu'elle soit, n'est pas un des résultats les moins nécessaires du principe de liberté qui désormais gouverne et régit tout d'en haut, même le génie. C'est de la fantaisie, soit; mais il y a une logique dans cette fantaisie.

Et puis, le grand malheur après tout! Bonnes gens, soyons tranquilles. Pour avoir vu 93, ne nous effrayons pas tant de *la terreur* en fait de révolution littéraire. En conscience, tout *satanique*

qu'est le premier, et tout *frénétique* qu'est le second, Byron et Maturin me font moins peur que Marat et Robespierre.

Si sérieux que l'on soit, Messieurs, il est difficile de ne pas sourire quelquefois, en répondant aux objections que l'ancien régime littéraire emprunte à l'ancien régime politique, pour combattre toutes les tentatives de la liberté dans l'art. Certes, après les catastrophes qui, depuis quarante ans, ont ensanglanté la société et décimé la famille, après une puissante révolution qui a fait des places de Grève dans toutes nos villes, et des champs de bataille dans toute l'Europe, ce qu'il y a de triste, d'amer, de sanglant dans les esprits, et par conséquent dans la poésie, n'a besoin ni d'être expliqué ni d'être justifié. Sans doute la contemplation des quarante dernières années de notre histoire, la liberté d'un grand peuple qui éclot géante et écrase une bastille à son premier pas, la marche de cette haute république qui va les pieds dans le sang et la tête dans la gloire, sans doute ce spectacle, quand la raison nous montre qu'après tout et enfin c'est un progrès et un bien, ne doit pas inspirer moins de joie que

de tristesse; mais s'il nous réjouit par notre côté divin, il nous déchire par notre côté humain, et notre joie même y est triste. De là, pour long-temps, de sombres visions dans les imaginations, et un deuil profond mêlé de fierté et d'orgueil, dans la poésie.

Heureux pour lui-même le poète qui, né avec le goût des choses fraîches et douces, aura su isoler son ame de toutes ces impressions douloureuses; et, dans cette atmosphère flamboyante et sombre qui rougit l'horizon long-temps encore après une révolution, aura conservé rayonnant et pur son petit monde de fleurs, de rosée et de soleil!

M. Dovalle a eu ce bonheur d'autant plus remarquable, d'autant plus étrange chez lui, qui devait finir d'une telle fin, et interrompre si tôt sa chanson à peine commencée! Il semblerait d'abord qu'à défaut de douloureux souvenirs, on rencontrera dans son livre quelque pressentiment vague et sinistre. Non: rien de sombre, rien d'amer, rien de fatal. Bien au contraire: une poésie toute jeune, enfantine parfois; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole; un vers à gracieuse allure, trop peu métrique,

trop peu rhythmique il est vrai, mais toujours plein d'une harmonie plutôt naturelle que musicale; la joie, la volupté, l'amour; la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite muse; et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse; voilà ce qu'on trouve dans ce portefeuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet.

Ou, si quelquefois cette douce muse se voile de mélancolie, c'est, comme dans le *Premier Chagrin*, un accent confus, indistinct, presque inarticulé, à peine un soupir dans les feuilles de l'arbre, à peine une ride à la face transparente du lac, à peine une blanche nuée dans le ciel bleu. Si même, comme dans la touchante personnification du *Sylphe*, l'idée de la mort se présente au poète, elle est si charmante encore et si suave, si loin de ce que sera la réalité, que les larmes en viennent aux yeux.

Oh! respectez mes jeux et ma faiblesse,
Vous qui savez le secret de mon cœur!
Oh! laissez-moi pour unique richesse
De l'eau dans une fleur;

L'air frais du soir; au bois, une humble couche;
Un arbre vert pour me garder du jour....
Le Sylphe, après, ne voudra qu'une bouche
Pour y mourir d'amour!

Certes, cela ne ressemble guère à un pressentiment.

Il me semble, Messieurs, que cette grace, cette harmonie, cette joie qui s'épanouit à tous les vers de M. Dovalle, donnent à cette lecture un charme et un intérêt singuliers. André Chénier qui est mort bien jeune également, et qui pourtant avait dix ans de plus que votre poète, André Chénier a laissé aussi un livre de douces et folles élégies, comme il dit lui-même, où se rencontrent bien çà et là quelques iambes ardens, fruit de ses trente ans, et tout rouges des réverbérations de la lave révolutionnaire; mais dans lequel dominent, ainsi que dans le livre charmant de votre ami, la grace, l'amour, la volupté. Aussi, quiconque lira le recueil de M. Dovalle sera-t-il long-temps poursuivi par la jeune et pâle figure de ce poète, souriant comme André Chénier, et sanglant comme lui.

Et puis, Messieurs, cette réflexion me vient en

terminant : dans ce moment de mêlée et de tourmente littéraire, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent? Sans doute, c'est pitié de voir un poète de vingt ans qui s'en va, une lyre qui se brise, un avenir qui s'évanouit; mais n'est-ce pas quelque chose aussi que le repos? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons; hommes loyaux auxquels on fait une guerre déloyale; hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie d'un côté à de viles machinations de censure et de police; en butte de l'autre, trop souvent, à l'ingratitude des esprits mêmes pour lesquels ils travaillent; ne leur est-il pas permis de retourner quelquefois la tête avec envie vers ceux qui sont tombés derrière eux, et qui dorment dans le tombeau? *Invideo*, disait Luther, dans le cimetière de Worms, *invideo*, *quia quiescunt*.

Qu'importe toutefois? Jeunes gens, ayons bon courage! Si rude qu'on nous veuille faire le pré-

sent, l'avenir sera beau. Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, que le *libéralisme* en littérature. Cette vérité est déjà comprise à peu près de tous les bons esprits, et le nombre en est grand ; et bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent tendre d'un même pas tous les esprits conséquens et logiques ; voilà la double bannière qui rallie, à bien peu d'intelligences près (lesquelles s'éclaireront), toute la jeunesse si forte et si patiente d'aujourd'hui, puis avec la jeunesse et à sa tête, l'élite de la génération qui nous a précédés, tous ces sages vieillards qui, après le premier moment de défiance et d'examen, ont reconnu que ce que font leurs fils est une conséquence de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et que la liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce principe est celui du siècle et prévaudra. Les *ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, so-

ciété et littérature, chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé. Et, en définitive, leurs efforts de réaction auront été utiles. En révolution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour elles, et tout ce qu'on fait contre elles, les sert également. Or, après tant de grandes choses que nos pères ont faites et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille forme sociale, comment ne sortirions-nous pas de la vieille forme poétique? A peuple nouveau, art nouveau. Tout en admirant la littérature de Louis XIV si bien adaptée à sa monarchie, elle saura bien avoir sa littérature propre, et personnelle, et nationale, cette France actuelle, cette France du dix-neuvième siècle, à qui Mirabeau a fait sa liberté et Napoléon sa puissance.

J'ai l'honneur d'être bien parfaitement,

Messieurs,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.

Notice.

Notice.

Le jeune poète dont nous publions les essais, vient de nous être enlevé dès son début dans la carrière. Qu'il nous soit permis d'arrêter un moment l'attention des lecteurs sur une vie trop courte, hélas! pour les lettres, pour sa famille et pour ses nombreux amis.

Charles Dovalle naquit à Montreuil-Bellay, petite ville du département de Maine-et-Loire, le 23 juin 1807. Un crime affreux l'empoisonna dans le sein de sa mère, et il en sortit avant le temps, comme si la fatalité eût été impa-

tiente de s'attacher à lui, comme si le malheur n'eût pas voulu attendre pour frapper sa victime!

Placé de bonne heure au collége de Saumur, où il fit ses premières études, il manifesta, dès son enfance, le goût le plus vif pour la littérature : un prix de poésie française fut créé pour lui.

Appelé par des travaux plus sérieux à la faculté de Droit de Poitiers, il conserva sur les bancs de l'école cet amour des beaux-arts, ce culte de la poésie qui devint dès-lors sa passion dominante. Les Essais poétiques de mademoiselle PAULINE A......, de Poitiers (nom sous lequel il se cachait alors), enrichirent plus d'une fois le *Mercure* de 1827; plus d'une fois aussi, le directeur de ce journal adressa de Paris, à son aimable correspondante, des éloges empreints de la plus sérieuse galanterie, tant le jeune poète avait su prendre une touche molle et facile; tant je ne sais quelle grace féminine respirait dans ses premiers écrits. Tout le monde a lu, dans le temps, *l'Oratoire du Jardin*, esquisse touchante et légère que l'on croirait échappée aux pinceaux de Millevoie ou de madame Tastu. L'auteur avait à peine accompli sa dix-neuvième année.

La famille de Dovalle le destinait au barreau; mais un penchant invincible l'entraînait vers les lettres : toute autre carrière n'était rien à ses yeux.

Ses parens l'envoyèrent à Paris.

A son arrivée, au mois de janvier 1828, il adressa à Béranger une chanson sur LA LIBERTÉ. Ce fut alors qu'il reçut du poète national la réponse suivante :

Monsieur,

« Je suis heureux lorsque des hommes de votre âge me
» donnent des marques d'intérêt. Le suffrage de la jeunesse
» est celui qui me satisfait le plus. Ainsi je vous dois de dou-
» bles remercîmens et pour vos éloges et pour votre chan-
» son qu'il m'est doux d'avoir inspirée. Je me garderai bien
» *d'en faire des papillotes, même à Lisette*, en supposant
» toutefois qu'il y ait encore des *Lisette* pour un chanson-
» nier de 47 ans. Mais je vous engage bien à entremêler vos
» copies de jugemens d'actes aussi agréables que celui dont
» communication vient de m'être faite. C'est ainsi que Collé,
» notre devancier, en usait chez le procureur; et vous savez,
» Monsieur, que Collé était un grand clerc dans notre ba-
» soche. »

Béranger.

On ne sait à qui cette lettre fait plus d'honneur, au jeune poète, par les louanges délicates qu'elle renferme, à Béranger, par la grace spirituelle dont elle porte le cachet.

Quelques mois après, *le Curé de Meudon*, chansonnette, parut dans le *Mercure*, et tout Paris en répéta le gracieux refrain. Alors Dovalle commença à croire à son talent, et son ame modeste et timide osa s'ouvrir aux premières espérances de gloire.

Son séjour à Paris l'obligeait à consacrer la plus grande partie de son temps à des travaux de jurisprudence et de

littérature périodique. Il écrivit dans le *Figaro*, puis dans le *Journal des Salons*, à la rédaction duquel il s'attacha sans réserve. Mais, au milieu de ces occupations, la poésie n'en restait pas moins le principal objet de ses études. Son incroyable activité suffisait à tout. Quand il avait assuré le présent par les travaux de la journée, il se délassait en travaillant pour l'avenir. Quelque chose d'inconnu l'avertissait de ne point laisser reposer son génie et de presser sa destinée.

Il vivait retiré dans un quartier tranquille. C'est là que, durant de longues heures de solitude, il confiait au papier cette surabondance d'idées, cette vivacité d'enthousiasme, cette puissance d'émotions dont son ame était tourmentée. Ses inspirations n'avaient rien de factice, car chez lui, le poète c'était l'homme; il écrivait, parce qu'il avait senti : sa poésie était dans son cœur.

Ses plaisirs étaient simples. Quelques riantes causeries qu'il animait par sa douce gaîté, quelques promenades avec un ami, tels étaient les délassemens qui variaient son existence. Quelquefois, l'hiver, assis au coin du feu près d'un camarade d'enfance, il se plaisait à rappeler des souvenirs de collége et à faire revivre un passé qu'il embellissait de toute la fraîcheur de ses idées. Peu-à-peu les souvenirs faisaient place aux projets; les deux causeurs s'animaient en formant des plans de vie future; on faisait des rêves de gloire, d'amour, de bonheur; on se berçait de brillantes chimères; on souriait à un avenir improvisé par des imaginations de vingt ans.... De ces deux amis, il n'en reste plus

qu'un à présent : une balle de pistolet a détruit les chimères : celui qui est resté pour pleurer l'autre n'ose plus se fier à l'avenir !...

Telle fut la vie de Dovalle, ou plutôt non, comme M. Louis Desnoyers, interprète alors de tous ses amis, l'écrivait dans l'*Écho des Salons* : « Ce ne fut point là sa vie. » Que sont de banales circonstances à côté d'émotions pro» fondes ? L'existence du poëte est tout intérieure, tout » intellectuelle ; sa vie, c'est l'histoire de son ame. A ce » compte, nulle histoire d'homme ne fut mieux remplie » que celle de Dovalle. Doué d'une sensibilité extrême, et » de cette candeur d'illusions, que le génie seul a l'heureux » privilége de conserver toujours, il fut un de ces êtres, » si rares dans tous les temps, pour qui la nature est une » amante, et le monde un ami. Rien ne lui était indiffé» rent, car tout parlait à son cœur un langage intelligible. » L'adieu d'un camarade, une lettre de mère, un sourire » de femme, un rayon de soleil, que sais-je ? un rien, un » oiseau qui s'envole, une fleur, un brin d'herbe, dans ses » longues promenades, tels étaient les véritables événe» mens, telles étaient les grandes péripéties de sa vie de » poëte. Et cette vie, vous la trouverez écrite, larme » par larme, joie par joie, dans ses suaves mélodies dont, » hélas ! une mort de jeune homme et non point la vieil» lesse, comme il arrive d'ordinaire, a fixé le nombre. Lé» gère à la fois et mélancolique, pleine d'une grace ineffa» ble, d'une naïveté virginale, sa poésie, toute d'inspira» tion, n'est, pour ainsi dire, qu'une confidence intime,

» une révélation de son cœur, un parfum de son ame. »

Dovalle se préparait à publier un recueil de poésies; son talent allait se révéler au public; et son nom, jusqu'alors peu connu, allait prendre place parmi ceux de nos poètes; mais il ne lui était pas réservé de jouir de ses succès. Son nom devait acquérir auparavant une célébrité bien douloureuse. Ce je ne sais quoi de fatal qui avait présidé à sa naissance, devait apparaître de nouveau à sa mort, pour clore sa carrière comme elle avait commencé, par une catastrophe violente. Sa vie avait été douce et tranquille : sa fin fut sanglante et terrible.

Le journalisme est une arme dangereuse. Il est des circonstances où le jeune écrivain, dont le zèle courageux s'est laissé emporter au-delà des bornes de la prudence, ne peut plus revenir sur ses pas. Placé entre sa conscience et un mensonge conciliateur, il ne choisit pas long-temps. L'erreur se rétracte; la vérité, jamais. Entre les mains d'un homme d'honneur, le journalisme est une espèce de sacerdoce.

Ainsi pensait Dovalle.

Appelé par sa mission périlleuse à juger les écrits et les actions des hommes, il avait eu le malheur de blesser un amour-propre. Peut-être avait-il frappé trop fort, mais il avait frappé juste; nulle puissance humaine ne pouvait changer les faits échappés à sa plume véridique. Il fallait du sang! comme si le sang pouvait effacer ce qui, de sa nature, est ineffaçable, l'arrêt rigoureux, mais sincère, prononcé par une censure impartiale. Dès-lors la

jeune victime se montre résignée; celui dont l'ame inoffensive n'a jamais connu la vengeance ni la haine, présente à la mort un front calme et serein. Pourtant il se rappelle qu'il a une mère, une famille! Quelques mots, tracés à la hâte sur un album, leur laisseront un dernier souvenir:

« A MES PARENS!...

30 novembre 1829. »

Il écrit, replace l'album sur son cœur et tombe. La balle mortelle avait traversé le porte-feuille, et déchiré la ligne qui devait porter à une mère les adieux de son fils!

Il est mort victime de sa conscience, emportant dans la tombe un génie arrêté dans sa source, une vie inachevée, une gloire dont il avait à peine entrevu les premiers rayons; il est mort sous un toit étranger, isolé, loin de sa famille et de ses amis les plus chers; et il n'a pas laissé échapper une seule plainte contre l'auteur de tant de maux! Et nous aussi, nous serons généreux à son exemple. Puisse-t-il, celui-là, avoir une vie pleine de jours, des paroles de paix à son lit de mort, une famille pour lui fermer les yeux, et des amis pour pleurer sur sa tombe!

Compagnons d'enfance de Dovalle, et depuis long-temps initiés au secret de son génie, nous n'avons pas cru devoir laisser dans l'oubli les essais poétiques sur lesquels reposaient ses jeunes espérances. Nous avons recueilli ce précieux héritage, et nous aimons à croire que le public, à son tour, ne le répudiera pas.

De concert avec MM. Gartillier, Desnoyers et Vaillant,

nous avons revu et classé ces productions que nous n'osons apprécier nous-mêmes, après le grand poète dont elles ont conquis le glorieux suffrage. C'est tout ce qui nous reste de notre malheureux ami. Puissent-elles, par leur succès, offrir quelque consolation à sa mémoire! Il n'a plus rien à redouter de l'envie: on dit qu'elle s'arrête devant un tombeau. Quant à la critique, elle sera indulgente, en songeant que l'auteur est mort à vingt-deux ans.

C. Louvet.

Le Sylphe.

Le Sylphe.



Lenis aura....
Ovid.

L'aile ternie et de rosée humide,
Sylphe inconnu, parmi les fleurs couché,
Sous une feuille, invisible et timide,
J'aime à rester caché.

Le vent du soir me berce dans les roses;
Mais quand la nuit abandonne les cieux,
Au jour ardent mes paupières sont closes :
Le jour blesse mes yeux.

Pauvre lutin, papillon éphémère,
Ma vie, à moi, c'est mon obscurité!
Moi, bien souvent, je dis : « C'est le mystère
« Qui fait la volupté! »

Et je m'endors dans les palais magiques,
Que ma baguette élève au fond des bois,
Et dans l'azur des pâles véroniques
Je laisse errer mes doigts.

Quant tout-à-coup l'éclatante fanfare
A mon oreille annonce le chasseur,
Dans les rameaux mon faible vol s'égare,
Et je tremble de peur.

Mais, si parfois, jeune, rêveuse et belle,
Vient une femme, à l'heure où le jour fuit,
Avec la brise, amoureux, autour d'elle
Je voltige sans bruit.

J'aime à glisser, aux rayons d'une étoile,
Entre les cils qui bordent ses doux yeux;
J'aime à jouer dans les plis de son voile
Et dans ses longs cheveux.

Sur son beau sein quand son bouquet s'effeuille,
Quand à la tige elle arrache un bouton,
J'aime surtout à voler une feuille
Pour y tracer mon nom...

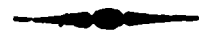
Oh! respectez mes jeux et ma faiblesse,
Vous qui savez le secret de mon cœur!
Oh! laissez-moi, pour unique richesse,
De l'eau dans une fleur.

L'air frais du soir; au bois, une humble couche;
Un arbre vert pour me garder du jour...
Le sylphe, après, ne voudra qu'une bouche
Pour y mourir d'amour !



Les deux Muses.

Les deux Muses.



La Muse Classique.

Tranquille amant des jeunes immortelles,
Qui, sur le Pinde, ont proclamé ton nom,
Sois-leur dévot : fuis les routes nouvelles,
Point de salut hors de mon Hélicon !
De ton encens montre-toi plus avare :
Crains d'invoquer un dieu capricieux :
Tu volerais sur les ailes d'Icare...
Fuis le soleil ! n'approche pas des cieux !

La Muse Romantique.

Brûlant d'amour, palpitant d'harmonie,
Jeune, laissant jaillir tes vers brûlans,
Libre, fougueux, demande à ton génie
Des chants nouveaux, indépendans.
Du feu sacré si le ciel est avare,
Va l'y ravir d'un vol audacieux;
Vole, jeune homme!... oui, souviens-toi d'Icare:
Il est tombé, mais il a vu les cieux!



Premier Chagrin.

Premier Chagrin.

Le bassin est uni : sur son onde limpide
Pas un souffle de vent ne soulève une ride :
Au lever du soleil, chaque flot argenté
Court, par un autre flot sans cesse reflété :
Il répète ses fleurs, comme un miroir fidèle ;
Mais la pointe des joncs sur la rive a tremblé,
Près du bord, qu'elle rase, a crié l'hirondelle...
Et l'azur du lac s'est troublé.

Au sein du bois humide, où chaque feuille est verte,
Où le gazon touffu boit la rosée en pleurs,
Où l'espoir des beaux jours rit dans toutes les fleurs,
Aux baisers du printemps la rose s'est ouverte :
Mais au fond du calice un insecte caché
Vit, déchirant la fleur de sa dent acérée,
Et la rose languit, pâle et décolorée,
Sur son calice desséché.

Un passé tout rempli de chastes jouissances,
Des baisers maternels, du calme dans le port :
Un présent embelli de vagues espérances
Et de frais souvenirs... amis, voilà mon sort !
L'avenir n'a pour moi qu'un gracieux sourire ;
J'ai dix-huit ans : mon âge est presque mon bonheur...
Je devrais être heureux... non !... mon ame désire
Et j'ai du chagrin dans le cœur.



Premier Désir.

Premier Désir.

Une femme ! ! ! Jamais une bouche de femme
N'a soufflé sur mon front ! . . ne m'a baisé d'amour ! . . .
Jamais je n'ai senti, sous deux lèvres de flamme,
Mes deux yeux se fermer et s'ouvrir tour-à-tour ! . .
Et jamais un bras nu, jamais deux mains croisées,
Comme un double lien, autour de moi passées,
N'ont attiré mon corps vers un bien inconnu ! . . . .
Jamais un œil de femme au mien n'a répondu ! . .
Une femme ! . . une femme ! . . Oh ! qui pourra me dire
Si jamais une femme, avec son doux sourire,
Avec son sein qui bat, et qui fait palpiter,
Avec sa douce voix qu'il est doux d'écouter,
Si jamais une femme, aimable et prévenante,
Amie, aux mauvais jours ; aux jours heureux, amante ;
Si cet ange du ciel un jour me sourira ! . .
Si sa main à ma main quelquefois répondra ! . . . .

Je suis jeune, et pourtant la gaîté m'est ravie.
Et pourtant sans plaisir je dépense la vie ;
Et souvent, quand, pour moi, les heures de la nuit
S'écoulent sans sommeil, sans songes et sans bruit,
Il passe dans mon cœur de brûlantes pensées,
D'invincibles désirs, des fougues insensées.....
Je ne respire plus !.... c'est alors que ma voix
Murmure un nom, tout bas..... C'est alors que je vois
M'apparaître à demi, jeune, voluptueuse,
Sur ma couche penchée, une femme amoureuse,
Une image de femme, une femme..... Oh ! pourquoi,
Quand mes bras étendus vont l'attirer sur moi,
Fuit-elle tout d'un coup, ainsi qu'une ombre vaine?..
Sur sa trace parfois le délire m'entraîne :
Je m'élance, j'appelle..... Au silence profond,
A l'ombre où je m'égare, à l'air qui m'environne,
Au sommeil qui me fuit, au lit que j'abandonne
Je demande une femme..... et rien ne me répond !...
Rien !.. rien autour de moi !.. Comme arraché d'un songe,
Je m'arrête soudain... Je m'étonne..... Je songe
Que je suis seul, tout seul..... tout seul !.. et j'ai vingt ans !
Tout seul !.. et mon cœur brûle !.. O toi que j'ai rêvée
Femme, à mes longs baisers si souvent enlevée,
Ne viendras-tu jamais !.. Viens... Oh ! viens !.. je t'attends !



Soupcon.

Soupçon.

Purpureus veluti cùm flos succisus aratro
Languescit moriens....

VIRG.

Que le soc imprudent ait blessé sa racine,
Le lis ne soutient plus son front qui se flétrit;
Son calice fermé languissamment s'incline,
Perd son dernier parfum, se dessèche et périt.

Aux jours de ton printemps, ainsi, triste et pensive,
Tu laisses le chagrin se glisser dans ton cœur :
Tu souffres, tu gémis, et ta bouche craintive
N'a jamais dans mon sein épanché ta douleur.

Hier, tu me disais : « Va, crois-en ma tendresse :
Le jour qui va venir chassera mon chagrin ! »
Il est venu ce jour, ô ma jeune maîtresse !...
Où sont ces yeux plus purs et ce front plus serein ?...

Du soleil matinal quand un rayon timide
Traversait, en tremblant, les volets entr'ouverts,
Suspendue aux longs cils de ta paupière humide,
Une larme mouilla tes charmes découverts.

— Le pâtre attend en paix le retour de l'aurore ;
Sous le feuillage obscur l'oiseau vient se cacher :
Regarde, tout est calme... Et le soir trouve encore
Sur ta joue embrasée une larme à sécher !...

D'un éclair de gaîté qui sur ton front expire,
O ma Zélie ! en vain tu voudrais te parer;
Dis-moi : pourquoi forcer tes lèvres à sourire ?...
Cela fait tant de mal !... — et tu voudrais pleurer!...

Pleure !... pleure!..— Mais, quoi!... tu détournes la vue!..
Ma présence te pèse, et semble t'alarmer !...
Un mot, Zélie, un mot de ta bouche ingénue !...
Non ?... — Je comprends... un autre a su se faire aimer !

Avec les jolis riens, avec les doux murmures,
Dont tu semais, tout bas, des entretiens charmans,
Un autre plus heureux, de tes lèvres parjures,
D'un éternel amour a reçu les sermens.

De ma trompeuse amante un autre a la tendresse ;
Un autre sourira, si, vers la fin du jour,
Je vois son bras tremblant presser l'enchanteresse,
Rouge encor de pudeur, de plaisir et d'amour...

— Ciel !... un triste soupir... une voix affaiblie...
Un reproche timide... Ah ! garde tes secrets ;
Je dois les respecter; je le veux... — mais, Zélie !
Si j'avais des chagrins, moi, je te les dirais.



L'Inconnue.

L'Inconnue.

C'était un soir que tout brillait de feux;
Un soir qu'éclatant de lumières,
Tivoli lassait les paupières
De mille curieux.

Là, des bosquets blanchis; là, des masses plus sombres;
Des soleils de cristal, des jours brusques, des ombres
Qui s'alongent sur le gazon;
Aux branches des ormeaux des lampes suspendues;
Des nacelles dans l'air; d'innombrables statues
Et des chœurs qui dansent en rond!

O jardins enchantés ! scènes éblouissantes !
Brises du soir ! zéphirs ! haleines caressantes !
Air brûlant, imprégné de désirs et d'amour !
Femmes, qu'on suit de l'œil de détour en détour !
Tumulte ! bals confus, aux amans si propices !
Tourbillon entraînant ! Tivoli !... —Quand mon cœur,
Froissé par le dégoût, mais ardent au bonheur,
Voudra du souvenir savourer les délices,
J'irai sous tes arceaux, à la place où brilla,
Comme un astre d'argent, comme un blanc météore,
Comme un premier éclat d'une naissante aurore,
Cette belle inconnue.... Et je dirai : « C'est là ! »

C'est là qu'elle s'assit, rêveuse
Et fermant ses yeux à demi :
Là qu'elle demeura, pâle et silencieuse,
Près d'un vieil époux endormi.

Malheureuse peut-être au sein de la richesse !
Malheureuse peut-être avec tant de jeunesse !...
Comme elle était belle, grand Dieu !
Et je l'oublîrais, moi !... j'oublîrais sa tristesse
Et son regard qui semblait un adieu !...

Non !... non, jamais !—Un jour, dans les fêtes bruyantes,
De plaisir, de beauté, des femmes rayonnantes,
Pourront étaler à mes yeux
De leurs dix-huit printemps les grâces orgueilleuses,
Et tracer, en riant, dans leurs danses joyeuses,
Des pas voluptueux.

Quand je verrai leurs rangs s'ouvrir à mon passage,
Quand j'aurai vu rougir leur gracieux visage,
Peut-être alors mon cœur palpitera ;
A mes regards une autre sera belle :
Mais je dirai : Ce n'est pas elle. . .
Et mon bonheur s'envolera.



Qu'aimez-vous.

Qu'aimez-vous?

J'aime un œil noir sous un sourcil d'ébène,
Sur un front blanc j'aime de noirs cheveux :
Et vous avez de longs cheveux d'ébène
Sur un front blanc, et le jais est à peine
Aussi noir que vos yeux.

J'aime un beau corps, qui se penche avec grace,
Sur un sopha négligemment porté ;
Et savez-vous avec combien de grace
Sur un sopha vous vous inclinez, lasse
Et brûlante de volupté !

Et puis, quand, là, plaintive et paresseuse,
Le cœur ému, l'œil à moitié fermé,
Vous soupirez..... J'aime une paresseuse,
Un long soupir, une voix langoureuse,
Un regard enflammé.

J'aime à trouver un mélange de joie,
De rêverie et de douce langueur :
Pourquoi chez vous ces chagrins, cette joie,
Ce sein qui bat contre un fichu de soie,
Ce sourire triste et moqueur?..

Parfois un mot, un songe, une pensée,
De votre joue efface la pâleur:
Souvent un songe, un mot, une pensée,
Une pâleur lentement effacée
Me fait battre le cœur.

Vienne un caprice ; une idée indécise,
Comme un oiseau loin de moi vous volez.....
J'aime un caprice, une idée indécise,
J'aime la place où vous étiez assise,
J'aime la place où vous allez.....

Un ange... un ange aussi beau que vous-même,
Dont le parler comme le vôtre est doux...
Qui rit aussi... dont le nom est le même
Que votre nom... Oui, voilà ce que j'aime,
Tout ce que j'aime !..—Et vous ?..



Yons,

Vous.

Comme une douce erreur,
Comme un riant mensonge...
(Mme Desbordes V....)

Dans tous mes rêves c'était vous !
Vous étiez belle,
Et je tombais à vos genoux :

Ou si, rebelle,
Quand vous me donniez un doux nom,
Je disais : « Non !.. »

Je vous voyais, vive et boudeuse,
Belle grondeuse,
Sous vos mains cacher vos grands yeux ;

Puis après, avec un sourire
Presque joyeux,
Vous pencher sur mon front, et dire :

» Je vais pleurer..... »
Et je sentais alors mon ame
Se déchirer.

» O jeune femme,
» Reviens me tendre encor les bras...
» Ne pleure pas !

» Ton sourire est doux; mais des larmes
» Sur tant de charmes,
» Sont un filtre mystérieux.....

» Ne pleure pas, ange aux doux yeux!....»
Vive et légère,
Soudain vous regardiez les cieux;

Et votre douleur mensongère,
Flot par un autre flot heurté
Et rejeté,

S'effaçait pour ne plus paraître :
Comme un éclair,
Comme une larme dans la mer.

A l'heure où l'aurore va naître,
Oh ! que de fois,
Tenant une rose en vos doigts,

Le sein nu, la paupière humide,
Le front timide,
Les sens accablés de langueur,

Rouge et brûlante,
D'amour tremblante,
Posant une main sur mon cœur,

Oh ! que de fois, belle des belles !
Vous m'avez couvert de vos ailes
En frémissant,

Moi, caressant,
Moi, palpitant avec délire,
Et n'osant dire :

» Pourquoi viens-tu de m'embraser?
» Femme, un baiser!..
» Je veux un baiser de ta bouche...

Vous deviniez :
Et sur le duvet de ma couche
Vous incliniez.....

Tout-à-coup, l'aurore jalouse
De mon épouse
Venait annoncer le départ :

Elle fuyait !.. mais un sourire,
Mais un regard,
Mais une bouche qui soupire,

Pleins de regrets, venaient me dire :
» Enivre-toi,
» Jeune homme !.. Le bonheur, c'est moi !...



Les Yeux.

Tes Yeux.

Noirs et brûlans, jeune femme,
Noirs et brûlans, qu'ils sont beaux!!!..
Ils ont troublé mon repos,
Tes yeux, où je lis ton ame,
Tes yeux noirs, qui sont si beaux!....

J'ai vu des yeux d'Espagnole,
Qui faisaient rêver d'amour :
D'où s'échappaient tour-à-tour
Et le regard qui console,
Et celui d'où naît l'amour;

J'ai vu les blondes Anglaises
Et l'azur de leurs grands yeux:
Le regard des Milanaises
M'a brûlé de tous ses feux;
Ni les filles d'Italie,
Ni les filles d'Ibérie,
Qui pourtant sont tout ardeur!
Ni les femmes d'Angleterre,
Ni personne sur la terre
N'a ton coup d'œil enchanteur...

Je te fais une prière:
Que j'aie un regard de toi!
Soulève encor ta paupière,
En fixant tes yeux sur moi.....

Assez!.. c'est assez!.. mon ame
Se fond sous des yeux si beaux.....
J'y perdrais tout mon repos.....
Noirs et brûlans, jeune femme,
Noirs et brûlans, qu'ils sont beaux!



Le Pacte,

OU

LES TROIS FEMMES.

4

Le Pacte,

ou

Les trois Femmes.

— « Toutes les trois à toi !... » — murmure à son oreille
Une voix inconnue, au bruit du vent pareille.

— « Tu me trompes !... s'écrie en frissonnant d'émoi
Le jeune homme étonné.... Toutes les trois à moi !... »

« **Mais, songe à me payer le prix du talisman !** »
Ajouta-t-il, avec un long ricanement.
— «**Ne crains rien, je suis prêt.—Que ton audace est folle!**
» **Combien de temps veux-tu?...—N'as-tu pas ma parole?**
— «**Je viendrai dans trois mois.—Dans trois mois je t'attends...**
— «**Au revoir!—Au revoir!—Tu me suivras?..—J'entends!**



Volupté.

Volupté.

..... Hominum divûmque voluptas,
Alma Venus!....
Lucr...

Comme de leurs rameaux s'enveloppent les saules
Dont l'humble tronc se dérobe aux regards,
Dénoués dans nos jeux, laisse tomber, épars,
Tes noirs cheveux sur tes blanches épaules.

Autour de moi jette un bras nonchalant;
Par un charme invincible à ma bouche attachée,
Sur mes genoux reste couchée,
Comme un capricieux enfant.

Et pour mourir tous deux dans une même extase,
Que sur mon sein ton sein se soulève éperdu !
Que dans mon souffle ardent ton souffle confondu
Des mêmes flammes nous embrase !

Ainsi deux sons de harpe ensemble vont mourir,
Ainsi deux échos se répondent,
Ainsi deux baisers se confondent,
Ainsi deux longs soupirs ne forment qu'un soupir.



L'Indifferente.

L'Indifférente.



Ah ! qu'elle est belle !... qu'elle est belle !...
Oh ! qu'il doit avoir de bonheur
Celui qui respire près d'elle ,
Celui qui fait battre son cœur !

Et l'on m'a dit : « Non !... cette femme
Que tant d'amour semble entourer ,
Froide et rêveuse , n'a point d'ame
Qu'un jeune époux puisse enivrer ! »

Jamais sa paupière brûlante
Dans ses yeux n'a caché de feu;
Jamais à sa lèvre tremblante
Nul n'a surpris un tendre aveu.

Comme la brise qui soupire
Après une longue chaleur,
Arrache un murmure à la lyre,
Arrache une feuille à la fleur :

Mille amans cherchent à lui plaire,
Mais elle n'en préfère aucun.
Sur une tige solitaire
C'est une rose sans parfum...

Blasphême!... au fond de sa pensée
Si jamais œil mortel n'a lu ;
A la main qui l'avait pressée
Si sa main n'a point répondu ,

C'est qu'à cette ame encor muette,
Pour qu'elle rende un premier son,
Il faut une ame de poète,
Comme du soleil à Memnon !...



Le Poëte méconnu.

Le Poëte méconnu.

Enfant, sa jeune ame a des ailes,
A des ailes de papillon :
Tantôt errant sur un sillon
Et rasant les moissons nouvelles,
Tantôt empressée à s'asseoir,
Rêveuse, au sein des églantines,
Ou, sous les blanches aubépines,
Respirant les parfums du soir.

Jeune homme, à ses ailes accrues
Il se fie, ainsi qu'un aiglon,
Qui, dédaignant l'humble vallon,
Bâtit son aire dans les nues :
Son œil va fixer l'astre-Dieu,
Dont un rayon donne la vie;
Et la flamme, au soleil ravie,
Lui trace une route de feu.

Quand les réalités sévères,
Plus tard, apportant la douleur,
L'une après l'autre de son cœur
Arrachent les douces chimères,
L'ame du poète attristé
S'abat, pareille à la tempête,
Et poursuit d'une aile inquiète
Un avenir désenchanté.

Bientôt il trouve la vieillesse :
C'est en vain qu'il s'est efforcé
De soustraire son front glacé
A la main du Temps qui le presse :

Alcyon flottant sur l'écueil,
Il appelle son ame errante,
Ouvre encore une aile mourante...
Et va tomber dans un cercueil !

Là seulement, pour le génie,
Commence la postérité :
Radieux d'immortalité,
Ressaisis ta gloire ternie,
Poète !... on t'abreuva de fiel,
Ton lit de mort fut solitaire,
Mais ton dernier pas sur la terre
Est ton premier pas vers le ciel !



Velléda.

Velléda appartenait à une tribu chrétienne de la Gaule. Très-jeune encore, elle fut enlevée par des Gaulois idolâtres, et consacrée par eux au culte de Teutatès. — Les souvenirs de son premier amour la poursuivaient sans cesse. Marcomir, son jeune fiancé, et presque tous ses compatriotes furent faits prisonniers dans une seconde bataille : ils étaient enchaînés daus la forêt, et Velléda, dans son temple de rochers, devait les immoler de sa main. Marcomir se dégagea de ses liens et brisa ceux de ses compagnons. Il a reconnu son amante... Il se jette dans le temple pour la délivrer, mais Velléda, dans un horrible délire, éclate en imprécations contre ses libérateurs, qu'elle ne reconnaît pas...

(Nouvelle inédite.)

Velléda.



Vierge aux yeux noirs, aux longs cheveux d'ébène,
Sous ses rochers, Velléda, l'œil en pleurs,
La lyre en main, le front ceint de verveine,
Aux vents ainsi confiait ses douleurs.

CHANT.

Doux souvenirs de mon enfance,
Instans si courts, où l'espérance

Semait de fleurs mon avenir,
Rappelez-moi le ciel de ma patrie,
Rappelez-moi ma liberté chérie,
Et les baisers de Marcomir !

Pleurez, ô mes jeunes compagnes :
Du faon léger, sur les montagnes,
Je n'irai plus suivre les pas.
Près d'un amant, le soir, sous la feuillée,
Vous danserez aux jeux de la veillée,
Et Velléda n'y sera pas !...
Après la saison des tempêtes,
O mes sœurs! dans nos belles fêtes,
Dites les chants accoutumés;
Peut-être alors, le féroce Druide
Dirigera mon poignard homicide
Dans les flancs de vos bien-aimés!

SILENCE.

Vierge aux yeux noirs, aux longs cheveux d'ébène,
O Velléda! laisse couler tes pleurs.
De ton beau front détache la verveine...
Ces rocs sont sourds au cri de tes douleurs.

RÉCITATIF.

La Druidesse, un instant abattue,
En frémissant fixait la serpe d'or,
Quand tout-à-coup égarée, éperdue,
Elle s'écrie, après un long effort :

DÉLIRE.

« J'entends au loin la foudre ;
Le fer frappe le fer ;
En tourbillons de poudre
Le sol vomit l'enfer ;
Les ouragans mugissent...
Les fantômes gémissent...
Leurs cris troublent les airs...
La lune s'est voilée ;
La forêt ébranlée
Etincelle d'éclairs !... »

(Les Gaulois se précipitent dans le temple, Marcomir à leur tête.)

Spectres !... rentrez dans l'asile du crime !
Mais quoi !... ce sang... ces traits... ces boucliers...
C'est lui !... Soldats, éloignez la victime !...
Où fuir ?... grands dieux ! ce sont des meurtriers !..
Ne l'entends-je pas qui soupire ?...
Son cœur ne bat-il pas encor ?...
Cruels ! est-il bien vrai que mon amant respire ?...
Oui !... Je comprends votre sourire...
Vous l'avez sauvé de la mort !...

LE DÉLIRE REDOUBLE.

Monstres ! vous voulez que moi-même,
Dans le sein du héros que j'aime,
De l'affreux Teutatès j'enfonce le couteau !
Que Velléda soit son bourreau !...
Que sur la pierre, où le prêtre s'incline,
J'attache Marcomir !
Que je lui dise, à son dernier soupir :
« C'est Velléda qui t'assassine !... »
Tigres !... vous n'aurez pas ce barbare plaisir !!!...

IMPRÉCATIONS.

Terre, ouvre-toi!... Dieu sanguinaire,
Contre nous lance ton tonnerre!
Ceux que tu dois frapper sont là!
Aidez-nous, ombres magnanimes,
A renverser l'autel où votre sang coula;
Et vous, rocs, pour toujours cachez dans vos abîmes
Et Marcomir et Velléda!



Le premier Papillon.

Le premier Papillon.

« Pourquoi, mouche dorée,
» Etaler à mes yeux
» De ta riche livrée
» Les reflets orgueilleux ?
» Oh ! crains, disait un sage,
» Crains le froid menaçant,
» Papillon, qu'un orage
» Peut glacer en passant ! »

« Papillon qui voltiges
» Et bondis triomphant,
» Quand verdiront ces tiges? »
Disait un jeune enfant :
« Dis si des fleurs nouvelles
» Naîtront sous un ciel pur,
» Papillon, dont les ailes
» Portent des yeux d'azur! »

« Le voilà !... comme il brille !..
» Beau papillon, dis-moi,
» Dis à la jeune fille
» D'où lui vient son émoi :
» Je sens rougir mes joues,
» Dis-moi si c'est d'amour,
» Beau papillon qui joues
» Dans un rayon du jour! »



L'Ennui.

L'Ennui.



..... Sicut passer solus in tecto.
PSALM.

Mon cœur est froid, ma tête est vide,
Je suis triste, et ne sais pourquoi :
Toujours, comme un spectre livide,
L'ennui se dresse devant moi.

Sous un poids mortel abattue,
Ma jeunesse va se flétrir;
Le dégoût m'accable et me tue;
Je ne puis vivre ni mourir.

Mon ame, en proie à l'amertume,
S'acharne à rêver des tourmens,
Et tout mon soleil se consume
Sans pouvoir me faire un printems.

Au bonheur suis-je donc rebelle?
Non! je l'ai connu plus d'un jour :
Mais, à présent, en vain j'appelle...
— Plus de maîtresse!... et plus d'amour!...



Bergeronnette.

Bergeronnette.

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante Bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau!

Va, dans tes gracieux caprices,
Béqueter la pointe des fleurs,
Où poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, Bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue l'épervier qui te guette!...
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante!... et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre,
Près de moi, le long du chemin.

Moi, qui voyage sans compagne,
Moi, pauvre amant, triste et rêveur,
Errant dans la verte campagne,
Quand je suis seul avec mon cœur,

C'est ton doux chant qui me console :
Je n'ai point d'autre ami que toi !
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi !...



Mon Rêve.

Mon Rêve.

A BÉRANGER.

« Jeune imprudent, ne brave pas l'orage,
» L'indépendance est un mot oublié !
» Courbe ton front ! » me disait un vieux sage,
Qu'au char des grands la crainte avait lié.
« Que le bandeau qui couvre nos misères,
» Lui dis-je alors, par vous soit écarté :
» Mais moi, qui suis dans l'âge des chimères,
» Ah ! laissez-moi rêver la liberté !

» Si votre cœur, lassé de trop de haines,
» A soixante ans, ne peut plus s'émouvoir ;
» Si, sans frémir, vous contemplez nos chaînes...
» Moi, j'ai vingt ans, je ne veux pas les voir !

» D'illusions j'ai bercé ma jeunesse,
» Je crains encor la triste vérité....
» Gardez, gardez votre froide sagesse,
» Et laissez-moi rêver la liberté !...

» Quand les bourreaux, sous d'injustes entraves,
» Des nobles cœurs ont comprimé l'essor,
» Serfs indolens, que des milliers d'esclaves
» Pour s'affranchir n'osent faire un effort !
» Moi, du soleil je sens les étincelles,
» Du champ des airs, aiglon déshérité,
» Moi, vers les cieux, je tends encor mes ailes....
» Ah ! laissez-moi rêver la liberté !

» Je sais qu'au sein même des républiques,
» La liberté craint les ambitieux...
» Je sais qu'il est des prêtres fanatiques
» Qui se sont mis à la place des dieux.
» Mais je caresse un séduisant mensonge,
» Je suis amant !... Rois, pontifes, beauté,
» Puisque pour nous elle n'est plus qu'un songe,
» Ah ! laissez-moi rêver la liberté ! »

Un Soir de Mai,

au bois de Boulogne.

Un Soir de Mai,

au bois de Boulogne.

Roulez, élégantes calèches!...
En avant, coursiers, en avant!...
Ceintures légères et fraîches,
Flottez au vent!

Du jour qui meurt la lumière abaissée
Joue entre les rameaux,
Dore les troncs, et serpente, brisée,
Sur l'herbe, en longs réseaux.

Silence ! amans, silence !
Le vent du soir balance
Le chèvrefeuille en fleur :
Le bois est déjà sombre ;
Ne confiez qu'à l'ombre
Vos soupirs de bonheur !...

— Voyez-vous par ici des corolles fermées ,
Qui d'un nouveau soleil attendent les rayons ?...
Prenons à l'ébénier ses grappes embaumées,
A l'aubépine, ses boutons.

— Oh ! la belle amazone !...
Son jeune front rayonne
D'orgueil et de plaisir :
Son cheval d'Angleterre
Brûle du pied la terre...
Quel bonheur de courir !...

La poussière s'élève... Ici l'air frais caresse ,
Flatte, ravive tous les sens ;

C'est comme un doux parfum de vie et de jeunesse,
Comme une haleine de printemps.

— « Petit jockei, cours vite
» Sous ces arbres : invite
» Ces dames à venir...
» Ou plutôt... non !... arrête...
» Ma jument ?... — Elle est prête,
» Madame peut partir ! »

— Deux cavaliers franchissent les allées,
Et se tendent la main ;
Un autre passe, et deux femmes voilées
Lui disent : « A demain ! »

Roulez, élégantes calèches !...
En avant, coursiers, en avant !...
Ceintures légères et fraîches,
Flottez au vent !

— Si j'avais un équipage,
Des chevaux, beaucoup d'argent,
Amoureux et négligent,
Je viendrais sous cet ombrage
A toute heure changeant.

Sous la voûte obscure et verte
Où le jour disparaît,
Ma voiture découverte
Le soir nous conduirait.

Tous deux seuls, elle et moi, l'amant et la maîtresse;
Elle, avec son sourire et ses grands yeux si doux;
Moi, brûlant, et tous deux serrant avec ivresse
Nos mains jointes sur nos genoux.

Sous un large chapeau, lors du départ, cachée,
Sa joue appellerait alors un long baiser,
Un long baiser d'amour, que sa tête penchée
Ne saurait pas me refuser.

Et la roue, en glissant sur le sable mobile,
Comme en un songe heureux nous bercerait sans bruit,
Et je dirais enfin lentement : « A la ville !...... »
Mais il serait bien nuit.

Chimères !... Du bonheur riche et brillante aurore,
Si tu ne viens jamais,
Comme un sommeil de mai, du moins réchauffe et dore
Les rêves que je fais !

Roulez, élégantes calèches !...
En avant, coursiers, en avant !...
Ceintures légères et fraîches,
Flottez au vent !



Méala,

ou la fuite.

Méala,

ou la fuite.

Souvenir d'une Nouvelle américaine.

... Mort par le poison.
HAMLET.

TÉLASCO.

« Ils dorment!... la pirogue est prête,
» Les flots sont calmes... je t'attends...
» Partons, ô mon amie...

NÉALA.

Arrête !
» Ecoute ces longs sifflemens !...

TÉLASCO.

» C'est le vent qui gonfle nos voiles...

NÉALA.

» Télasco, consultons les cieux :
» Vois-tu briller quelques étoiles ?...

TÉLASCO.

» Le ciel est pur comme tes yeux ;
» Viens, Néala !...

NÉALA.

J'ai peur...

TÉLASCO.

Silence !...

» Nous serons libres...

NÉALA.

Quand ?

TÉLASCO,

Demain :

» Ouvre ta case avec prudence...

NÉALA.

» Télasco, donne-moi ta main ! »

Ils ont retenu leur haleine :
Leurs bras se sont entrelacés;
Leur pied suspendu touche à peine
Le sable, où des pas sont tracés.

Tout se tait... et sur le rivage
On n'entend que le cri sauvage
Du timide oiseau qui s'enfuit... .
On n'entend près des flots tranquilles
Que le bruit des roseaux mobiles
Cédant aux brises de la nuit;
Le murmure, plus doux encore,
Du long voile de Néala;
Et vers les lieux où naît l'aurore,
Sur le roc lointain et sonore,
Le choc des eaux du Niagara.
La nuit, qui couvre les savanes,
A favorisé leurs projets :
Ils suivent des détours secrets,
Et déjà, bien loin des cabanes,
Comme deux oiseaux voyageurs,
Comme deux blanches tourterelles,
Ils ont semblé trouver des ailes
Pour fuir le toit des oppresseurs.
Ici, faons légers, ils bondissent
Sur des sables nus et brûlans;
Là, sous des arbres qui frémissent,
Sous des rameaux longs et pendans,
Ils sont couchés, rampent et glissent
Avec l'adresse des serpens.

Enfin, se déploie à leur vue
Le lac dont l'onde est inconnue
Aux vaisseaux du navigateur :
Sur les bords de la baie obscure,
Ils écoutent... Le flot murmure
Sous le canot libérateur;
La lune un instant s'est cachée ;
Et le plus frêle des esquifs
Sur un peu d'herbe desséchée
Reçoit les amans fugitifs.
Tandis qu'au milieu du silence,
La rame, agitée en cadence,
Sillonne au loin l'Ontario,
Du sourire de l'innocence
Néala charme Télasco.

NÉALA.

« O toi ! sage et puissant génie,
» Par qui les bons sont consolés,
» Toi, qui pousses vers la patrie
» La nacelle des exilés ;
» Fils de Brama, si tu présides
» Aux flots qui portent leur destin,
» Si c'est toi, dont ces flots rapides
» Semblent reconnaître la main,

» Contemple leur barque qui vogue,
» Souris à leur témérité :
» Protège-les !... Dans la pirogue
» Sont l'amour et la liberté ! »

Mais, écoutons !... Quel son magique
Là-bas frémit si doucement ?..
C'est Télasco, le jeune amant,
Qui, dans un chant mélancolique,
Demande à des dieux protecteurs,
Pour celle qui porte des chaînes,
Un doux sommeil, l'oubli des peines
Et des songes consolateurs.

TÉLASCO.

« Noble orgueil, fragile espérance
» De la terre de nos aïeux,
» Ton cœur a connu la souffrance :
» O Néala ! ferme tes yeux !

» Dans ma case avec soin fermée
» Mon présent était préparé :

» Les parens de ma bien-aimée
» Contre leur cœur m'avaient serré.
» Déjà nos mains s'étaient unies,
» Déjà nous avions, au carbet,
» Pressé de nos lèvres amies
» Le tuyau du long calumet.

» Noble orgueil, fragile espérance
» De la terre de nos aïeux,
» Ton cœur a connu la souffrance :
» O Néala, ferme tes yeux !

» Quand elle vint, qu'elle était belle !
» Qu'elle brillait parmi ses sœurs !
» C'était l'élégance des fleurs,
» Et les graces de la gazelle !...
» Le plus vieux sachem lui sourit,
» La tribu lui rendit hommage,
» Et l'on dansa sur le rivage,
» En invoquant le grand esprit.

» Noble orgueil, fragile espérance
» De la terre de nos aïeux,
» Ton cœur a connu la souffrance :
» O Néala, ferme tes yeux !

» Soudain un cri se fit entendre ;
» Des étrangers viennent à nous...
» Le carbet fut réduit en cendre :
» Le sachem périt sous leurs coups ;
» Dans leurs mains était le tonnerre,
» Il éclata... Les Indiens,
» Bientôt, sous la hutte étrangère,
» Maudirent des maîtres chrétiens...

» Noble orgueil, fragile espérance
» De la terre de nos aïeux,
» Ton cœur a connu la souffrance :
» O Néala, ferme tes yeux !

» Et moi !... moi je n'avais point d'armes
» Pour venger notre déshonneur !...
» La rage m'arrache des larmes...
» Je frémis de haine et d'horreur...
» Dieux !... mon amante prisonnière !
» La fièvre consumant ses jours !
» Un maître élevant la barrière
» Qui devait rompre nos amours !...
» C'en était trop !... L'indépendance
» Était le bien de mes aïeux ;

» Elle est à nous !... plus de souffrance !
» Ma Néala, ferme tes yeux ! »

Empreint de sa longue tristesse,
Tel fut le chant de Télasco :
Mais par degrés sa voix s'abaisse,
Expirant, comme un faible écho.
Sur le front de sa jeune amie
Il imprime un baiser de feu,
Et la bien-aimée endormie
Semble lui murmurer : Adieu !

Cependant, prompte à disparaître,
La nuit précipite son cours;
Avant-courrière des beaux jours,
L'aube vermeille va paraître :
La cime des rochers blanchit,
L'horizon vaporeux s'éclaire,
Et le lac trahit le mystère
De la barque qu'il réfléchit.
Néala, ton beau sein s'agite,
Un rayon du jour l'a touché;
Télasco, dont le cœur palpite,
Sur ses genoux reste penché.

Dans sa main ta main caressante
Semble fuir le froid du tombeau,
Et de ta tête languissante
Son bras porte le doux fardeau !

Ecoute !... il soupire... il t'appelle...
Tu trembles... tu ne réponds pas...
Néala !...

NÉALA.

« Vois-tu la cruelle ?
» Mon doux ami.... parlons plus bas !
» Elle est là !... sa bouche menace...
» Ah ! son regard me fait trembler !
» Télasco ! tout mon sang se glace...
» L'étrangère va m'immoler :
» Notre tyran l'a méprisée,
» Il l'a chassée avec dédain,
» Il a dit : « Ta chaîne est brisée,
» Néala, je t'offre ma main... »
» Moi j'ai dit : « Je garde ma chaîne... »
» Et l'étrangère, avec horreur,
» S'éloigna, méditant la haine
» Dans le silence de son cœur.

» Le soir... j'eus soif... j'étais bien lasse !...
» Elle enleva mon lourd panier...
» Puis, elle m'offrit dans sa tasse
» Le doux breuvage du palmier...

TÉLASCO.

» Quel voile affreux ta main soulève !...
» Néala !... mon amie... achève... »

Mais sa langue qui la trahit
S'arrête muette et glacée :
Son œil s'éteint, son front pâlit,
Sa main est vainement pressée :
Une affreuse immobilité
Engourdit ses membres débiles;
Son ami pleure à son côté :
Vain désespoir ! pleurs inutiles !...
Un cri plaintif, un long soupir
Entr'ouvrit sa bouche mourante...
Télasco n'avait plus d'amante :
Elle avait cessé de souffrir !.....



La Campagne,

Après une Pluie d'Orage.

La Campagne,

Après une Pluie d'Orage.



De l'eau qui tombe goutte à goutte,
Chrysa, je n'entends plus le bruit:
Le ciel est clair, l'ouragan fuit;
L'oiseau joue au bord de la route.

Entre les sentiers tortueux ,
Sous les verts buissons d'aubépines,
Parmi les touffes d'églantines,
Chrysa, veux-tu venir tous deux ?

Les papillons du crépuscule
De nouveau brillent étalés,
Sous le vent la prairie ondule,
La caille chante dans les blés....

Viens, avant que le jour finisse,
Viens, Chrysa, donne-moi la main;
Du vallon prenons le chemin :
L'heure aux doux songes est propice !...



Le Curé de Meudon.

Le Curé de Meudon*.

CHANSON.



Air du Carnaval de Béranger.

J'ai lu jadis, dans une vieille histoire,
Que, gai pasteur d'un docile troupeau,
Certain curé, d'égrillarde mémoire,
Avec son vin ne buvait jamais d'eau.

* Rabelais.

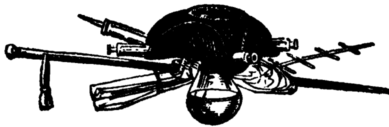
Or, un beau jour que son ame attendrie
Parmi les saints avait mis Cupidon,
Il s'écria : « Dansez dans la prairie,
Et bénissez le curé de Meudon ! »

« Pour commencer, sous ces vertes charmilles,
Mes bons amis, roulez-moi mon tonneau,
Et puis courez... amenez-moi des filles...
J'ai fait venir l'orchestre du hameau.
Il vous joûra votre walse chérie...
Mais...je l'entends... tenez... écoutez donc!...
Oui, c'est bien lui!... dansez dans la prairie,
Et bénissez le curé de Meudon ! »

« Filles des champs, vous êtes bien jolies...
De rire un peu n'allez pas refuser;
Le jour s'éteint, les vêpres sont finies,
C'est un péché de ne pas s'amuser.
Que votre main au danseur qui vous prie
Soit confiée avec plus d'abandon.
Ne craignez rien... dansez dans la prairie,
Et bénissez le curé de Meudon ! »

« C'est aujourd'hui la fête des bergères,
Mes chers enfans, il faut en profiter :
Tout près de moi placez les plus légères,
Et, sans façon, faites-les bien sauter.
Bon ! c'est cela... Quoique le diable en rie,
Les jupons courts me semblent de bon ton.
O mes amis, dansez dans la prairie,
Et bénissez le curé de Meudon ! »

« Pourquoi rougir, jeune et timide Isnelle ?...
Près d'un amant tu soupires tout bas :
Va donc causer derrière ma tonnelle...
Mais que surtout je ne m'en doute pas !...
Jamais, je crois, pourvu qu'on se marie,
Ces péchés-là n'ont besoin de pardon... »
— Il dit, s'endort et la foule s'écrie :
« O Dieu, bénis le curé de Meudon ! »



Jeune Fille.

Jeune Fille.

Loquentem dulcè, dulcè ridentem.

—

L'une était blanche et rose...

V. Hugo.

La jeune fille est blanche et rose,
Son beau sein jamais ne repose;
Elle a sur son cou des cheveux
Blonds et soyeux;

Des yeux bleus où l'amour pétille,
Et de longs regards enflammés,
Pour dire : « Aimez
» La jeune fille ! »

Pendant les heures du sommeil
La jeune fille fait des songes
Tout pleins de séduisans mensonges ;
Puis, au réveil,
Elle sourit, comme pour dire
Au doux soleil un doux bonjour,
Et ce sourire,
C'est de l'amour.

L'amour sur sa bouche vermeille
Parfois se berce ; mais tremblant,
Et timide encore, il sommeille,
Ou fait semblant ;
Et souvent l'haleine enfantine
De la jeune fille aux yeux bleus
Souffle et badine
Dans ses cheveux.

La jeune fille, vive et folle,
Oublieuse du temps qui fuit,
Se désespère et se console
En une nuit.
On voit tour à tour sur sa joue
La pâleur et le vermillon.
— Tel vole et joue
Un papillon.

Elle donnerait ses parures,
Ses tissus brodés, ses rubans,
Ses colliers d'or et ses ceintures
De diamans,
Pour une robe de bergère,
Pour voltiger en liberté,
Blanche et légère,
Un soir d'été.

La jeune fille se couronne
De fleurs qui vivent un matin;
La jeune fille s'abandonne
A son destin :

Un souvenir, une espérance,
Des jeux passés, des jeux présens,
L'insouciance,
Et puis quinze ans!



L'Oratoire du Jardin.

L'Oratoire du Jardin.

— Enfans, la nuit est déjà noire,
Rentrons. — Ce soir, l'air est si doux!
Mère Saint-Ange, oh! contez-nous,
Contez-nous encore une histoire!
— Non, non, il ne m'est pas permis...
— Une seule!... — C'est inutile!...
— Rien que le conte de Cécile
Qu'hier vous nous avez promis...

Nous allons bien faire silence!
Oh ! nous n'en perdrons pas un mot.
Demain , nous rentrerons plus tôt...
— Bien sûr? allons, chut! je commence.

Le cercle des sœurs se pressa,
On fit trève aux discours frivoles,
La conteuse trois fois toussa,
Et l'on entendit ces paroles :

« C'était un beau soir de printemps...
Dieu! que les hommes sont méchans!
Pour tromper de pauvres novices,
Qu'ils ont de ruses!... d'artifices!
Soupirs par ci, billets par là;
L'art de tromper est si facile !...
— Et l'histoire de sœur Cécile !...
— Allons, écoutez, m'y voilà :

« Sœur Cécile était bien simplette;
Elle n'avait rien de mondain;
Tous les soirs, elle allait seulette
A l'oratoire du jardin.

Or, vous saurez que la chapelle
En ce temps-là n'existait pas :
C'était une simple tonnelle,
Où les jasmins et les lilas,
Joignant leur ombre fraternelle,
Protégeaient d'un voile incertain
L'image en marbre d'un grand saint,
De la vertu parfait modèle.

C'est là, quand le jour déclinait,
Qu'au détour de la sombre allée,
Cécile, à pas lents, et voilée,
Paisiblement s'acheminait.
Au fond de la modeste enceinte
S'élevait le marbre sacré;
Des fleurs, un livre, une croix sainte
Ornaient seuls ce lieu révéré :
C'était l'asile du mystère,
Et Cécile, avec abandon,
Chaque soir, au saint tutélaire
De son amour offrait le don.
Mon doux Jésus ! qu'elle était belle,
Lorsqu'elle entr'ouvrait ses grands yeux,
Et que sa timide prunelle
Avec ferveur lisait aux cieux !...

Qu'elle était belle, quand la lune
Venait percer l'ombre importune
D'un feuillage à peine écarté,
Et de sa lumière argentine
Laissait sur sa bouche enfantine
Trembler la mobile clarté!

Un soir, notre pauvre novice...
(Voyez jusqu'où va la malice!
Ecoutez, frémissez, mes sœurs.)
Un soir donc, à l'heure ordinaire,
Au fond du réduit solitaire,
Elle avait apporté des fleurs:
Elle commençait sa prière,
Les mains jointes, les yeux baissés,
Et, sous ses doigts, du blanc rosaire
Les grains d'ivoire étaient pressés.

Mais, quand elle eut vers la statue
Relevé son front incliné,
Combien son ame fut émue!...
Ciel! un bouquet presque fané,

Celui qu'elle portait la veille,
Celui qu'avait touché son sein,
Au lieu de la rose vermeille
Dont elle avait orné le saint!...
Déjà la peur s'est éveillée
Au fond de son cœur innocent :
Sur l'humble pierre agenouillée,
Elle jette un bras caressant
Autour de l'image immobile
Du saint qu'elle invoque tout bas :
« Protégez-moi, disait Cécile,
Mon Dieu, ne n'abandonnez pas!... »
Hélas! faut-il qu'il m'en souvienne!
Ici redouble mon émoi :
Une main frémit dans la sienne;
Cécile pousse un cri d'effroi;
Elle veut fuir, on la console,
Une voix cherche à l'apaiser;
Puis, mes sœurs, à chaque parole,
On entend le bruit d'un baiser...
— « Que cette aventure est étrange!
» Elle en mourut, mère Saint-Ange,
» Sans doute elle en mourut de peur? »
— « Non, mes enfans; mais à la ville
La belle et crédule Cécile
Fut épouser son ravisseur.

On lui prodigua les caresses;
Elle eut plaisirs, honneurs, richesses;
Mais elle regretta souvent,
Dans le faste de l'opulence,
Les plaisirs simples, l'innocence,
Et la douce paix du couvent. »





Fragment.

Fragment.

Au grand désert de sable , ardent , brûlé du jour,
Où la raffale tourbillonne,
J'ai cru voir quelquefois une jeune lionne
Bondir, en rugissant d'amour.
Les crins dressés , la prunelle enflammée ,
Haletante , battant ses flancs ,
Et , de sa gueule enfin , dans des flots de fumée ,
Vomissant des soupirs avec des hurlemens.

Sur l'arène embrasée elle appelle, elle appelle
Le lion qui frémit... Le lion auprès d'elle,
Comme le roc fumant par un volcan lancé,
Tombe, rugit, se roule, enlaçant, enlacé,
De sueur et d'écume inondant sa crinière
Et souillant la poussière,
Superbe, sans rivaux, conquérant orgueilleux,
Epouvantant les bois du fracas de ses jeux.....

. . . .

. . . .



Le Convoi d'un Enfant.

Le Convoi d'un Enfant

Un jour que j'étais en voyage
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière,
Qui pleurait, et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parens, point de famille !
Je ne vis, le long du chemin,
Qu'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots !...

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune ame,
Faire le signe de la croix,
Et, quand passa la pauvre femme,
Se détourner tous à la fois !...

Cependant, inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête ;
Alors un homme dit : « C'est là ! »

Et, la fosse n'étant plus vide,
On y poussa la terre... et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide,
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille,
S'en allant, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
« Tu pleures, mon enfant, pourquoi?... »

— « Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Mon petit camarade, est mort!.. »
Et, voilant sa noire prunelle,
La pauvrette pleura plus fort.



Conte Fantastique.

Conte Fantastique.



I.

La Route.

« Courage, mon coursier! courage!... voici l'heure :
» Devançons les instans promis au rendez-vous!
» Entre au bois!... vole! vole!... à sa riche demeure,
» Vole, mon andaloux!

» Franchissons le grand parc !... Courage ! tourne, évite
» Ce tronc tombé d'hier au milieu du chemin...
» De l'ardeur!.. de l'ardeur! Plus vite encor!.. Plus vite!..
» Toujours!... vole!... toujours!... Je vois le but... Enfin!

» Halte !... » Les flancs poudreux, laissant tomber sa tête,
Ruisselant de sueur, le noir cheval s'arrête.
Le jeune homme s'élance à terre, et, souriant,
Sous le blanc vestibule arrive impatient.

II.

L'Indiscrétion.

« Et je ne puis la voir !... et je devrais encore
» Attendre!... Attendre? Non!... Au feu qui me dévore
» Je ne résiste plus !... Amour, protége-moi !
» Ecarte de son cœur et la haine et l'effroi :

» Qu'elle ne sache pas que du bain solitaire
» Mon œil ose épier le pudique mystère...
» Qu'elle n'entende rien, si, vers elle penché,
» Je froisse les rosiers où je serai caché !... »

III.

La Salle de Bain.

Flots parfumés, dans le bassin d'agate,
De son corps nonchalant poursuivez les trésors ;
Flots caressans, dont le toucher la flatte,
Baisez, baisez son beau corps !

Ainsi qu'un hamac de soie
Qui se balance et qui ploie,
Par un vent frais agité,
Sur votre croupe écumeuse
Bercez, vague paresseuse,
Bercez, bercez la beauté !

Et les ondes abaissées,
Par le doux fardeau pressées,
Frémissent de volupté ;
Et, de loin, le jour projète
Un doux rayon que répète
L'eau du bassin argenté.

Et sur la voûte de marbre,
Comme les feuilles d'un arbre,

S'agite un mouvant réseau :
Réseau d'ombre et de lumière,
Qui fatigue la paupière
Et glisse, en tremblant, sur l'eau;

Et la baigneuse ingénue
Va folâtrant toute nue;
Et, de moment en moment,
De la belle inattentive
Un faible soupir arrive
A l'oreille de l'amant.

Flots parfumés, dans le bassin d'agate,
De son corps nonchalant poursuivez les trésors;
Flots caressans, dont le toucher la flatte,
Baisez, baisez son beau corps!

IV.

Les Frayeurs.

— La peureuse!... oh! la peureuse!...
Tu trembles et tu rougis!...
« Est-ce la brise amoureuse
» Qui vient d'agiter ces lis?... »
Dit la baigneuse.

Elle écoute et sourit : « Rien..., dit-elle, tant mieux !
» Tant mieux...j'avais eu peur!..» —Elle reprend ses jeux.

Pourquoi vers cette colonne
Toujours tourner ton regard?...
« Je ne sais... mais je frissonne...
» Dit-elle ; ici, par hazard,
» N'est-il personne?...

Elle écoute et sourit : « Je me trompais... tant mieux!...
» Tant mieux... j'avais eu peur!» —Elle reprend ses jeux.

Sous tes blanches mains, ma belle,
Pourquoi voiler tes appas ?
— « Il me semble qu'on m'appelle...
» J'entends soupirer là-bas ;
» J'ai peur... » dit-elle :

Et sur la dalle humide appuyant son pied blanc,
A ses habits épars elle court en tremblant.

V.

La Toilette.

De ses cheveux les mèches débouclées
Tombaient mouillées
Sur l'albâtre de son cou;
Ses yeux brillaient, et, sur la froide pierre,
Comme en prière,
Elle ployait un genou.

Ainsi penchée, elle écoute, inquiète,
Rouge, muette,
Et tremblant au moindre bruit.
Mais, à la fin, s'évanouit sa crainte,
Et la contrainte
Avec la frayeur s'enfuit.
Puis, sur son corps, comme inondé de pluie,
La gaze essuie
De liquides diamans;

Puis, en jouant avec mollesse et grace,
Sa main replace
Ses frivoles ornemens.

Un fin tissu couvre sa gorge ronde
Et pudibonde,
Qui se soulève toujours :
Lin ondoyant, l'obstacle de sa robe
Cache et dérobe
Ses plus séduisans contours.

Et cependant, pour charmer sa toilette,
Elle répète,
En déroulant ses cheveux,
Comme une vierge, aux beaux jours de l'Attique,
Un hymne antique
Sur un chant voluptueux.

VI.

Léda.

CHANT.

« Vénus est la fille de l'onde;
» Jupiter est le roi des cieux;
» Les Dieux sont les maîtres du monde :
» L'Amour est le maître des Dieux ! »

« Léda, Léda, que fais-tu sur la rive ?
» De l'Eurotas fends les flots caressans :
» Léda, Léda, de ta pudeur craintive
» Laisse mourir les timides accens. »

— Léda, qui sait combien la vague est douce,
Au fleuve ami livre ses charmes nus;
Et de son pied, en badinant, repousse
Et bat les flots mollement combattus...

« Vénus est la fille de l'onde;
» Jupiter est le roi des cieux;
» Les Dieux sont les maîtres du monde
» L'Amour est le maître des Dieux ! »

Léda disait : « Ta grace te protége;
» Jusqu'à mes pieds arrive en te plongeant;
» Viens sans frayeur, cygne aux ailes de neige,
» A mes baisers livrer ton cou d'argent... »

A cette voix, le beau cygne s'empresse.
Léda succombe, en un lit de roseaux,
Sous le duvet qui chatouille et caresse
Son sein brûlant, où bouillonnent les eaux...

« Vénus est la fille de l'onde;
» Jupiter est le roi des cieux;
» Les Dieux sont les maîtres du monde :
» L'Amour est le maître des Dieux ! »

VIII.

Volupté.

La chanteuse avait dit : l'œil baissé vers la terre,
Elle rougit, et ne veut plus chanter :
Mais un sourire involontaire
A révélé le doux mystère
Dont l'image la trouble et la fait palpiter.

Sous le mouvant feuillage où s'égare sa vue,
L'illusion guide ses pas errans.
De désir à moitié vaincue,
Elle chancelle, demi-nue,
Abandonnant son ame aux songes enivrans...

Et comme une Odalisque, en sa couche embaumée,
Tombe d'amour et de douce langueur,
Belle houri, la bien-aimée
Sur la mousse glisse, enflammée,
Aux images de feu qui dévorent son cœur.

Et l'amant élancé, pareil au cerf rapide,
Impétueux, altéré de plaisir,
Presse contre sa lèvre avide
De l'amante la bouche humide...
Et si l'on meurt d'amour, peut-il ne pas mourir!...



Insomnie.

Insomnie.

Du sommeil !.. du sommeil!.. Que je voudrais dormir!.
Impossible !.. Mes yeux sont secs, ma tête brûle...
Sous l'horrible insomnie il faut encor gémir !..
Ce tourment qui, la nuit, dans mes veines circule,
Qu'est-ce?.. du sang?.. du feu?.. Je ne sais pas!... Mon corps
S'épuise à se tourner, se consume en efforts...
Des efforts !.. et pourquoi ?.. C'est en vain que je lutte...
O mon Dieu! je t'en prie!.. une heure, une minute,
Un instant de sommeil!!! je suis si malheureux!
Mon Dieu! dis au sommeil qu'il close enfin mes yeux

. . . .

Deux heures !!! Quel enfer !.. l'horloge impitoyable
Semble allonger la nuit !.. Il va falloir compter
Trois, quatre heures encore,.... et leur voix redoutable,
Comme un sarcasme amer, va venir m'irriter !..
Oh! quand donc viendra l'aube, et le jour pâle encore,
Et le frais du matin !.. et tout ce que j'implore,
Le sommeil ! le sommeil !... Peut-être qu'un moment,
Mon front appesanti tombera lourdement ;
Peut-être qu'à la fin, bienfaisante rosée,
Le calme descendra dans mon ame embrasée !

. . . .

Non!... J'ai beau tourmenter ma couche, et me rouler,
Haletant de fatigue, aux deux bords que j'affaisse ;
La nuit n'avance point!... Toujours lente à couler!...
Si du moins, quand mon lit en gémissant s'abaisse,
Quelques bruits inconnus, quelques illusions
Me berçaient dans le vague, avec des visions
Du ciel ou de l'enfer !... — Rien !!! Une vitre obscure,
Des reflets égarés sur la pâle tenture,

Des formes sans couleur, de l'ombre autour de moi,
Du silence... et puis rien, pas même de l'effroi !...

. . . .

Que l'aube matinale est lente à m'apparaître !...
Mais en un air nouveau je me sens tout frémir;
Est-ce un rayon du jour qui blanchit ma fenêtre?
Le jour... voici le jour !... Si je pouvais dormir !



La Chasse Invisible.

La Chasse Invisible.

BALLADE.

— « Loys, Loys, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois?...
— » Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix.

— » Un cor, lorsque la nuit est close!
» Des voix, quand tout dort à l'entour!
» Des limiers, quand le chien repose
» En attendant le point du jour!
» Des voix, des limiers, une trompe,
» Cela ne s'entend à minuit;
» Beau Loys!.. la frayeur vous trompe...
» Pourtant... quel peut être ce bruit?..

» Dis-moi, dis-moi, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois?..
» — Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix.

— » Bel enfant, on dit que dans l'ombre
» D'horribles fantômes en deuil,
» Des larves, des esprits sans nombre,
» En hurlant sortent du cercueil.
» De sons confus ô quel mélange!..
» Mon Dieu! comme le ciel est noir!.. »
Et le bruit était plus étrange,
Et la peur entrait au manoir.

— « Loys, Loys, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois?
« — Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix. »

Et tout-à-coup une fanfare,
De longs et rauques aboîmens,
Un bruit de meute qui s'égare,
Des ris, des pleurs, des hurlemens,
Ainsi qu'une horrible tempête,
Roulèrent au-dessus des cours,
Et firent trembler jusqu'au faîte
Les donjons et les vieilles tours.

— « Dis-moi, dis-moi, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois?..
— » Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix. »

Les chiens ont retrouvé la voie
Du gibier qui fuit devant eux,
Et, vers leur invisible proie,
Se précipitent plus joyeux;
Et déjà leur rumeur lointaine
Se perd en d'immenses déserts,
Et ne trouble plus qu'incertaine
Le calme renaissant des airs.

— « Loys, Loys, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois ?
— » Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix.

— » Pauvre Loys, ta voix tremblante
» Arrive à peine jusqu'à moi :
» J'ai peur!.. Ma lampe vacillante
» Ajoute encore à mon effroi.
» Sais-tu que mon seigneur et maître
» Au camp marche avec tous les preux ?
» Si je t'ouvrais, Loys ?... peut-être
» On a moins frayeur, étant deux.

» Dis-moi, dis-moi, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois?...
— » Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix.

— » Allons donc, enfant, entrez vite,
» Asseyez-vous près du foyer :
» C'est moi, Loys, qui vous invite,
» Pourquoi rougir et bégayer?...
» Là, bien, là!... sur cette escabelle,
» Près de moi... Non, jamais ne vis
» Aussi timide jouvencelle
» Qu'est peureux ce pauvre Loys!

» Loys, Loys, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois?...
— » Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix. »

Et la fanfare plus bruyante
Revient, roule sous les arceaux,
Et soudain la meute aboyante
Fait trembler le plomb des vitraux.
— « Sainte Vierge ! le bruit redouble...
» Que je voudrais être à demain !...
» Je meurs !... la nuit, un rien me trouble...
» Approche !... donne-moi ta main !...

» Dis-moi, dis-moi, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois ?...
— » Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix. »

La lampe est éteinte, et dans l'âtre
S'efface un reste de clarté
Que la cendre chaude et rougeâtre
Sur le mur noir avait jeté.
Puis, il se fait un grand silence ;
Puis, la nuit achève son cours,
Et puis enfin, le jour commence
Et du castel blanchit les tours.

— « Loys, Loys, mon petit page,
» Ce que j'entends, est-ce l'orage
» Qui gronde en passant sur les bois ?...
— » Me semble, dame châtelaine,
» Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
» Un cor, des limiers et des voix. »

Lors, autour du foyer paisible,
Les varlets, en propos divers,
Parlaient du chasseur invisible
Qui la nuit chasse dans les airs :
— « C'est vrai !... » leur dit la noble dame ;
Loys souriant à demi :
— « C'est bien vrai, dit-il, sur mon ame...
» Si vrai... que je n'en ai dormi !...

— » Loys, Loys, mon petit page,
» On doit sommeiller à votre âge :
» Soyez plus sage une autre fois.
— » Oui, jeune et belle châtelaine,
» Si je n'entends plus dans la plaine
» Un cor, des limiers et des voix. »



Un Jour de Mars.

Un Jour de Mars.

... D'un jour de mars les brusques giboulées
Se mêlent aux rayons d'un soleil incertain.
(Madame Am. Tastu, *Chron.*)

Où fait-il du soleil?... j'ai froid!... Faites-moi voir
Un vieux pan de muraille où tombe la lumière,
Ou quelque large vitre ou quelque blanche pierre
Qu'un rayon de midi fait brûler jusqu'au soir.

Ici!... Dieu! qu'on est bien !... C'est presque une autre vie
Qu'une douce chaleur, après un long hiver !
La chaleur vient du ciel !... comme elle vivifie
L'ame que les frimas engourdissaient hier !

A présent tout me rit: et la mouche brillante,
Qui se balance là sur ses ailes d'azur,
Et ces touffes de mousse, et l'herbe verdoyante
Qui point timidement dans les fentes du mur.

Les arbres vont fleurir; ils ont des boutons roses:
J'ai vu des papillons qui volaient alentour;
Dans un mois, ce sera le premier temps des roses...
J'aime le temps des fleurs; les fleurs parlent d'amour.

Oüi, les fleurs; puis bientôt, les belles matinées;
Puis les grands fils d'argent qui courent sur les prés;
Puis, sous des gouttes d'eau les plantes inclinées,
Qui cachent dans les foins leurs disques bigarrés.

Puis après, les longs jours d'accablante mollesse,
Où l'on cherche le frais, où l'on dort à midi;
Où, parmi les coussins, le Luxe et la Paresse
Ont un bras nonchalant sous leur tête arrondi.

Puis après, les beaux soirs, les tièdes crépuscu les,
L'heure où l'on court aux champs avec ses jeunes sœurs;
Où les petits enfans tressent des renoncules,
Et des frêles pavots mélangent les couleurs.

Les beaux soirs, les beaux jours, les matins sans orage,
Le printemps embaumé, l'été resplendissant,
Tout cela rend joyeux !... — Je sens comme un nuage
Qui s'étend sur ma tête, et me glace en passant...

Où fait-il du soleil?... j'ai froid!... Si la lumière
Chauffe encor quelque vitre, ou quelque blanche pierre
Qu'un rayon de midi fait brûler jusqu'au soir,
Dites-le moi; c'est là que je voudrais m'asseoir.



A une Jeune Fille.

A une Jeune Fille.



Sicut lilium in vallis.
Ps.

Ta joue est pâle, jeune fille,
Est pâle comme un lis en fleur;
Dans tes yeux une larme brille;
Tous les jours tu dis à ton cœur :

« O mon cœur, ne bats pas si vite,
» Sommeille, mon cœur, si tu peux!
Et tu souffres, pauvre petite,
Et tu ne sais ce que tu veux!...



La Halte au Marais.

La Halte au Marais.



Triste comme l'attente
Quand on n'espère plus !...
Madame Tastu.

J'ai perdu la meute et la chasse.
Je jette ma voix dans l'espace...
Nul ne répond... j'appelle en vain!...
Je vais attendre sous les aulnes,
Près de ces joncs plians et jaunes,
Mon fusil couché sous ma main.

Après les stériles fougères ,
Après les arides bruyères ,
Après l'épaisseur des forêts ,
Quand un air frais vient me surprendre ,
Sous mes yeux j'aime à voir s'étendre
Le morne aspect d'un grand marais.

J'aime ces herbes qui s'enlacent ,
Et ces roseaux qui s'embarrassent ,
Courbés sous le poids d'un oiseau ;
Et ces débris tachés de rouille ,
Où saute la verte grenouille ,
Dont chaque bond s'entend dans l'eau.

J'aime les corsets bleus et frêles
Des innombrables demoiselles
Qui vont bourdonnant sur les fleurs,
Et qui mêlent au vert des plantes
Leurs paillettes étincelantes
Et leurs diaphanes couleurs.

Souvent , alors , mon front se penche ,
Docile au vent, comme la branche

Du saule qui frémit là-bas ;
Et, las des plaisirs éphémères,
Je rêve de douces chimères
Que l'avenir ne verra pas.

Là, nul bruit ne vient me distraire ;
Mélancolique et solitaire,
Je me hâte de sommeiller ;
Là, je peux rêver tout mon rêve,
Sans craindre qu'avant qu'il s'achève
La raison vienne m'éveiller.

Là, quand je relève ma tête,
Que j'entends siffler la tempête
Au front des arbres agités ;
Pendant que des lueurs livides
Tombent du ciel, éclairs rapides
Dans l'eau dormante répétés ;

J'aime à sentir, bientôt chassées,
D'errantes et tristes pensées
Sur mon cœur passer en glissant,
Comme de noires hirondelles
Qui frappent du bout de leurs ailes
Les flots paisibles de l'étang.

Là, par des routes inconnues,
Qu'un héron, perdu dans les nues,
Vienne s'offrir à mes regards :
Si son vol, lent et monotone,
S'égare sous un ciel d'automne,
Parmi la brume et les brouillards ;

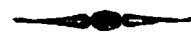
Par un temps nébuleux et sombre,
Toujours errant, ainsi qu'une ombre,
S'il semble fuir un long ennui;
Mon œil terne, dans son voyage,
Le suit de nuage en nuage,
Et mon ame vole avec lui :

Mon ame, qui gémit sans cesse,
Et qu'une invincible tristesse
Engourdit dans un froid sommeil ;
Mon ame toujours déchirée,
Et qui languit décolorée,
Comme une plante sans soleil.



Garde-Le Dieu!

Garde-le Bien!



BALLADE.

Amors vivant n'est rien que tromperie...
THIBAULT DE CHAMPAGNE.

Ne sois trompeuse ni légère;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien!

Point ne crois les femmes traîtresses:
Pourtant quelque chose me dit
Que la plus chère des maîtresses
En riant souvent nous trahit.
Ne suis jaloux, mon Aloïse,
Ne suis jaloux, mais t'aime tant!..
Tiens, écoute encor ma devise;
Malgré moi dis à chaque instant:

Ne sois trompeuse ni légère;
Tendre amour s'alarme de rien:
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien!

Tes grands yeux, ton gentil sourire,
Pour moi sont plus doux qu'un beau jour.
Oh! combien me plaît ton délire!...
Comme suis fier de ton amour!...
Mon Aloïse est douce et sage,
Et son serment n'est point trompeur...
Mais... Monseigneur a plus d'un page...
Mais... il est charmant, Monseigneur!...

Ne sois trompeuse ni légère;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

Loin de moi, sombre défiance !...
Veux toujours croire à mon bonheur;
Sais bien qu'aux graces de l'enfance
Aloïse en joint la candeur.
Mais sais aussi de la constance
Ce que m'a conté dame Alix :
Sais que m'ont fait huit jours d'absence
Abandonner de Béatrix...

Ne sois trompeuse ni légère;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

Béatrix était jeune et belle,
Et l'aimais presque autant que toi;
Comme toi se disait fidèle,
Et moi, me fiais à sa foi.

Un soir, près de la châtelaine,
Point ne vins aux jeux de l'ormel :
Mon maître et moi courions la plaine
Ne songeant guère au ménestrel!...

Ne sois trompeuse ni légère ;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

Montrant d'assez tristes figures
Aux enchanteurs, aux chevaliers,
Cheminions, cherchant aventures,
Montés sur de noirs destriers.
Bien malheureux fut le voyage !
Las ! quand nous fûmes de retour,
La châtelaine aimait un page...
Et Béatrix, un troubadour!

Ne sois trompeuse ni légère ;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

L'Aveu de Loïse.

L'Aveu de Loïse.

FABLIAU.

M'avez conté si gentilles fleurettes,
Qu'en ai perdu le somme et le repos :
Ah ! Monseigneur, tant doux et jolis mots
Font sopirer le cœur des bergerettes !
Toute la nuit, le mien en a rêvé ;
Vous ai cru voir, ainsi qu'étiez naguère,
Dans ma chaumière en secret arrivé,
A mes genoux, réciter la prière

Qui fait aimer;
Puis, me narrer, après, les amourettes
Des hauts barons avec les bachelettes,
Pour m'enflammer.

Lors, en courroux : « Nenni, disais-je, sire,
» Nenni toujours. » — Mais avec un sourire,
Vous, Monseigneur, vous approchiez de moi;
Et vos cheveux, en boucles vagabondes,
Roulaient parfois avec mes tresses blondes
Sur mon blanc col; dont rougissais d'émoi.
Ce que voyant : « N'ayez frayeur, Loïse,
» N'ayez frayeur, me dites-vous tout bas,
» Ne vous veux mal. » — Et près de vous assise
Ne bougeais pas.

Lors à mon doigt vis briller une pierre;
Mon chaperon avait des diamans,
Et de nouveau murmuriez la prière
Que font amans.

Comme disiez : « Loïse que j'adore,
» Ai trop d'amour, prenez-en la moitié;
» Le voulez-vous ?... » — Allais répondre encore :
« Nenni toujours... » mais l'avais oublié.

Souvenir

Des Environs de Thouars.

Souvenir

Des Environs de Chenars.



LA CASCADE.

Là, sur les blancs tapis d'une mousse argentée,
Parmi de hauts rochers et d'arides sommets,
Tremblent à tous les vents la scabieuse agitée
Et les rouges œillets.

Gravissez, à midi, ces pointes inégales;
Du courage! écartez ces églantiers pendans:
Troublez, sous leurs buissons, les criardes cigales,
Dans ces granits ardens.

Comme un jeune chamois, franchissez les abîmes;
Qu'autour de ces cailloux s'attachent vos deux mains;
Allez! bientôt vos pieds marcheront sur des cimes
Vierges de pas humains!

Oh! comme l'air, ici, semble exhaler la joie!
Le ciel, comme un cristal, s'étend immense et pur;
Et le vaste horizon autour de vous déploie
Sa couronne d'azur.

Maintenant, moi, j'irais m'asseoir sous les vieux chênes,
Calme, tranquille, heureux, pour respirer le frais,
Au murmure confus des cascades prochaines:
Et, là, je rêverais.

Car là, rien ne viendrait distraire mes pensées;
Qui?... peut-être un lézard, au soleil endormi,
Qui court, en s'éveillant, sur des herbes froissées
Et se cache à demi;

Dans l'humble serpolet, sur les fleurs odorantes,
Peut-être un papillon de la couleur du ciel;
Peut-être, autour de moi, des abeilles errantes,
Qui butinent leur miel;

Ou bien peut-être encore, une bergeronnette,
Capricieux oiseau qui voltige toujours,
Et chante, par les prés, ainsi qu'une fillette
Heureuse en ses amours.

Et je dirais alors à l'abeille distraite,
Qui dans la poudre d'or cache son aiguillon,
Je dirais au lézard, à la bergeronnette,
Au joli papillon :

« Hôtes de ces rochers, vagabonde famille,
» Si jamais elle vient, oh! parlez-lui de moi,
» Et dites-lui: « C'est là qu'il s'assit, jeune fille,
» Pour mieux songer à toi! »



Mon Avenir.

Mon Avenir.

A Madame ***.

AIR : *A soixante ans.*

Vous m'avez dit, avec un doux sourire :
« J'ai des secrets aux mortels inconnus.
» De la magie éternisant l'empire,
» Les mots sacrés jusqu'à moi sont venus,
» Et sans effort je les ai retenus. »
Moi, pauvre enfant, qui me fie aux étoiles,
Qui des sorciers redoute le courroux,
Je viens, crédule, embrasser vos genoux :
De l'avenir si vous percez les voiles,
Ah ! dites-moi, dites, que voyez-vous ?

Sous le rocher, ma nacelle enchaînée
D'un vain roulis tourmente son repos.
Au port banal est-elle condamnée ?
S'usera-t-elle, esquif sans matelots,
A repousser toujours les mêmes flots ?...
Moi, je voudrais voguer loin de la terre !
Mais, prisonnier du sort qui rit de nous,
Je sens les fers qui nous retiennent tous...
Qu'ils soient brisés !... fût-ce par le tonnerre !...
Ah ! dites-moi, dites, que voyez-vous ?

A quels destins a-t-on voué ma vie ?
De ma jeunesse ai-je perdu les fleurs ?
De jours plus beaux doit-elle être suivie ?
Ou, dévorant de muettes douleurs,
Le soir encor, dois-je verser des pleurs ?
Dites-moi tout ! j'ai soif de tout connaître;
Sans murmurer, je me résigne aux coups
Que sur ma tête amasse un sort jaloux...
— Mais dans vos yeux un souris vient de naître....
Ah ! dites-moi, dites, que voyez-vous ?



La Jeune Femme

Délaissée.

La Jeune Fem*

Délaiss



Et noluit consolari...

La souffrance a creusé mes joues,
Les larmes ont terni mes yeux....
Toi, pauvre enfant, tu ris et joues
Dans mes bras, crédule et joyeux !...

Oh ! que j'envie à ton enfance,
Cher petit, son charm ngénu,
Et sa tranquille ins e,
Et son cœur qui nu !...

* Cette pièce inachevée a été retirée du porte-feuille traversé par la balle, et nous la donnons ici avec les traces de mutilation que cette balle y a laissées.

Faible oiseau, battu par l'orage,
Moi, j'ai vécu... moi, j'ai souffert...
Moi, j'ai tant pleuré, qu'avant l'âge
Mon front de rides s'est couvert...

Et pourtant, la vie était douce
Autrefois à mon cœur aimant!
Comme un flot qu'un autre flot pousse,
Mes jo coulaient paisiblement!

J'ét lors une humble fille,
Heureu e, en son obscurité,
D'avoir l'amour de sa famille,
La paix de l'ame et la gaîté.

Brillant d'u nheur ineffable,
Pour moi co ençait l'avenir,
Et ma jeunesse était semblable
A la fleur qui vient de s'ouvrir:

. . . .



TABLE.

TABLE.

